

Dans moins de deux heures, cet avion se posera sur l'aéroport de Chicago O'Hare. C'est l'heure du déjeuner. Le store de mon hublot est relevé : le ciel est immense et bleu, la terre marron et plate. L'hôtesse m'a apporté une boisson et un repas et

M. J. HYLAND

LE VOYAGE DE LOU

roman traduit de l'anglais par Emily Borgeaud

sur l'écran de la télévision de bord un groupe de chrétiens est en train de parler de l'exécution récente d'un condamné à mort par injection létale, au Texas.

— C'était un chrétien, a dit une femme [...].

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Issue d'une famille défavorisée de Sydney, Louise Connor, une adolescente de seize ans surdouée et mal dans sa peau, a la chance inespérée de pouvoir, dans le cadre d'un programme d'échanges scolaires, passer sa dernière année de lycée aux Etats-Unis, dans une banlieue aisée de Chicago. Lou compte sur ce séjour pour se réinventer et commencer une vie nouvelle. Son secret espoir est de pouvoir s'inscrire dans une université américaine, afin de ne jamais avoir à retourner en Australie.

Mais Lou comprend très vite que nul ne peut faire brutalement table rase de sa personnalité et de ses angoisses quand elle se trouve confrontée à la cruelle tyrannie des lois de l'insertion sociale édictées par les Harding, sa famille d'accueil, typiquement américaine, pétrie d'une épuisante bonne volonté doublée d'une bonne conscience confinant à la pathologie. Car, si les Harding et leurs deux enfants ne ménagent pas leurs efforts, ils ont, de fait, beaucoup de mal à accepter la différence...

M. J. Hyland brosse ici un portrait d'adolescente comme on en a peu lu, dénué de toute complaisance : tiraillée entre sa vulnérabilité et son agressivité, son immense besoin d'affection et son dégoût pour la médiocrité environnante ou pour sa propre maladresse, Lou est un personnage complexe dont la sensibilité suraiguë fait une narratrice brillante. Parsemé d'images lumineuses et de véritables moments de grâce, le récit sans concession de la jeune rebelle se termine sur une note douce-amère qui laisse entrevoir la possibilité, pour une créature blessée, de retrouver un peu de chaleur humaine, d'amitié ou de rêve là où elle les attend le moins.

"LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES"

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

M. J. HYLAND

M. J. Hyland est née à Londres, en 1968, de parents irlandais. Elle a passé son enfance à Dublin avant que sa famille n'émigre en Australie, où elle vit aujourd'hui et se consacre à l'écriture, après des études de droit et une carrière de juriste.

Le Voyage de Lou est son premier roman.

Titre original :

How the Light Gets in

Editeur original :

Penguin Books Australie, Victoria

© M. J. Hyland, 2003

Publié avec l'accord de Canongate Books Ltd, Edimbourg.

M. J. Hyland est déclarée auteur de cet ouvrage

en conformité avec le Copyright,

Designs and Patent Act de 1988 (Etats-Unis).

© ACTES SUD, 2005

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00772-0

Photographie de couverture :

© Flavia Da Rin, 2005

M. J. HYLAND

Le Voyage de Lou

roman traduit de l'anglais
par Emily Borgeaud

ACTES SUD

PREMIÈRE PARTIE

I

Dans moins de deux heures, cet avion se posera sur l'aéroport de Chicago O'Hare. C'est l'heure du déjeuner. Le store de mon hublot est relevé : le ciel est immense et bleu, la terre marron et plate. L'hôtesse m'a apporté une boisson et un repas et sur l'écran de la télévision de bord un groupe de chrétiens est en train de parler de l'exécution récente d'un condamné à mort par injection létale, au Texas.

— C'était un chrétien, a dit une femme, un crucifix à la main.

— Pour son dernier repas, a dit un homme barbu, il a demandé une banane, une pêche et une salade avec je ne sais plus quel assaisonnement.

— Qu'il pourrisse en enfer, a dit un autre.

Je soulève le papier alu de la barquette en plastique blanc qui est sur mon plateau mais je suis incapable d'avaler quoi que ce soit.

Je me demande comment la vieille femme assise à côté de moi arrive à bourrer un petit pain de poulet tiède et à le manger alors que juste devant elle il y a l'image d'un chariot recouvert de lanières en cuir dans une chambre d'exécution.

Maintenant, on voit le quartier des condamnés à mort. Des hommes en chemise et pantalon

orange sont agrippés aux barreaux de leur cellule ou étendus sur des lits étroits en train de contempler le plafond.

La vieille regarde l'écran ; elle boit.

A présent, on interviewe un homme ; ses yeux sont cachés par une bande noire pour protéger son identité.

— Il y a bien longtemps, dit-il, je travaillais dans une prison d'Etat. C'était moi qui appuyais sur le bouton.

Le journaliste lui demande s'il a toujours été certain de la culpabilité de ceux qu'il contribuait à tuer. L'homme détourne les yeux. "Oui, aussi sûr qu'on peut l'être, en tout cas." Puis, après un silence embarrassé : "Oui, certain. La plupart du temps."

La vieille finit son petit pain au poulet. "Bon débarras, dit-elle. Œil pour œil."

Pour m'empêcher de hurler, je compte les petits pois qu'elle a laissés sur son plateau et je me mets à leur donner des noms.

— Et vous, vous en faites quoi des ordures dans votre pays ? demande-t-elle.

— Poubelle.

Paula, Patrick, Patricia, Pénélope, Paul, Pilar.

— Hein ?

— On les jette à la poubelle. Ça nourrit les chats et les oiseaux.

Elle fait "Oh" et puis se tait. Je sais qu'elle serait ravie d'assister à une exécution, d'être là, derrière la vitre, à regarder pendant qu'on enfonce l'aiguille dans le bras de quelqu'un.

— Vous venez en Amérique pour faire des études ? interroge-t-elle.

— Oui, je fais partie d'un programme d'échange. Je regarde ailleurs.

— Ça doit être sympa, dit-elle.

Je reporte mon attention sur elle. On ne sait jamais, c'est peut-être une taupe de l'Organisation chargée de vérifier mes bonnes manières. C'est tout à fait le genre de truc dont l'Organisation serait capable.

— De quelle ville venez-vous ?

Elle a de la chassie verte au coin des yeux.

— Sydney. Je vois le port et l'opéra depuis la fenêtre de ma chambre.

— Quelle merveille.

— Ouais. C'est clair.

Je ne vois ni le port, ni l'opéra, depuis la fenêtre de la chambre de la tour HLM où je vis. Tout ce que je vois, c'est la lisière de la ville ; des rangées de points lumineux comme une carte à circuits imprimés.

— Vous n'aurez pas ce genre de vue à Chicago. Et il ne fera pas beau toute l'année non plus.

— C'est pas grave, je déteste le soleil. Je préfère le froid.

— Oh là là, dit-elle en croisant frileusement les bras sur sa poitrine. Croyez-moi, vous aurez changé d'avis dans quelques mois.

— Pas sûr, dis-je. Vous voulez mon poulet ?

— Oh non, fait-elle, dégoûtée.

Lorsque l'avion amorce sa descente, je regarde les abords de Chicago par le hublot et je me demande pourquoi je ne suis heureuse que lorsque je suis dans l'attente de quelque chose et pourquoi, quand cette chose arrive, ce n'est jamais aussi bien que je l'avais imaginé. J'aimerais savoir si je suis la seule personne au monde à éprouver ce genre de choses. En ce moment, je devrais être folle de joie. Ça fait longtemps que j'attends d'être dans cet avion.

Je rumine ça dans ma tête, tant et si bien que dix minutes avant l'atterrissage je suis tellement paniquée à l'idée de rencontrer ma famille d'accueil que je peux à peine respirer. J'ai l'impression d'avoir des dents en métal. Je me lève, je m'enferme dans les toilettes et je m'enduis les paumes de talc.

Le signal "attachez vos ceintures" s'allume et la sonnette retentit. Je reste là. Une hôtesse frappe à la porte. J'ouvre.

— Veuillez regagner votre siège, s'il vous plaît, me dit-elle.

Je la suis dans l'allée. Elle sent bon.

— Excusez-moi, dis-je. Cela vous ennuerait que je vous emprunte un peu de parfum ?

Elle met sa main dans le bas de mon dos et sa face de zombie reste impassible.

— Désolée, dit-elle. Il faut regagner votre siège à présent.

Lorsque je m'assieds, la vieille m'attrape le bras et m'enfonce dans la chair ses ongles jaunes et acérés. A côté de l'hôtesse, elle sent l'eau croupie.

— L'atterrissage vous fait peur ?

— Je crois que je vais mourir, dit-elle.

— Mais non, vous n'allez pas mourir.

J'ai à peine fini ma phrase que je deviens écarlate tellement c'est idiot ce que je viens de dire.

L'avion atterrit et les passagers se précipitent vers la zone d'arrivée des vols intérieurs. L'endroit est plus bruyant qu'un poulailler et les lumières chaudes, orange comme des ampoules de couveuses, me pilonnent la nuque.

Un homme en costume sombre tient une pancarte qui porte mon nom. Je sais que c'est

Henry Harding, mon père d'accueil. Je sais que la femme à côté de lui, en tailleur sombre elle aussi, est ma mère d'accueil, Margaret Harding.

Dans ma famille, personne n'est jamais allé à l'étranger. Ma mère (Sandra), mon père (Mick) et mes deux ados de sœurs (Erin et Leona) vivent entassés dans notre trois-pièces (quatre en comptant le débarras) et les rares endroits où j'ai jamais mis les pieds avec eux ne requéraient ni visas, ni valises ni avions.

Je fais signe à mes parents d'accueil. Henry est le premier à s'avancer.

— Tu es sûrement Louise Connor, dit-il.

— Oui, dis-je. Nous nous serrons la main. Je suis heureuse de faire votre connaissance.

— C'est réciproque, dit Margaret en souriant. Sois la bienvenue dans notre famille.

— Nous espérons que l'année que tu vas passer avec nous sera pleine de bonheur, dit Henry.

— Moi aussi, je réponds.

— Allez, on t'emmène à la maison, dit Margaret. Elle s'avance vers moi et prend ma main entre les siennes.

Sous le coup de cette intimité soudaine, je prends une conscience aiguë de mes dents et de la façon dont elles jouent des castagnettes. Ma bouche a perdu toute prise sur mon visage. Personne ne m'a jamais tenu la main avant, sauf quand j'étais petite, évidemment, et sauf le premier garçon que j'ai embrassé, qui me tenait la main quand on faisait du patin à roulettes. A l'époque, je ne supportais pas ça et je ne le supporte toujours pas. Rien ne me met plus mal à l'aise.

Je retire ma main et elle continue à sourire.

— Attendez, dis-je. On ne peut pas partir avant que quelqu'un de l'Organisation remplisse des papiers.

— Allons nous asseoir, alors.

— Bonne idée, répond Henry qui a la peau blanche et les cheveux blonds. On distingue à peine ses cils et ses sourcils. Henry est pratiquement albinos.

Nous nous asseyons dans des sièges en plastique moulé et nous regardons les autres étudiants du programme faire connaissance avec leur famille d'accueil.

— J'adore prendre l'avion, dis-je. J'adore l'inscription sur l'aile "Ne pas marcher au-delà de cette limite".

— Comme c'est amusant, dit Margaret à Henry. Tu ne trouves pas, Henry ?

— Non, répond doucement Henry. Enfin, je n'y avais jamais réfléchi.

Il fronce les sourcils.

— En tout cas, dit Margaret à Henry, c'est vraiment formidable de faire enfin la connaissance de Louise, non ?

— Oui, formidable, dit Henry en posant sa main sur la jambe de sa femme.

— Je suis d'accord, dis-je et je mets ma main sur mon jean pour éponger le gluant magma de ma transpiration et de l'excès de talc.

La présidente régionale de l'Organisation s'approche de nous. Elle s'appelle Florence Bapes et c'est elle qui a été mon chef d'équipe pendant la semaine d'orientation à Los Angeles.

— Florence Bapes, dit-elle.

— Bonjour, dit Henry. Ravi de faire votre connaissance.

Florence serre la main de Margaret.

— Je serai le mentor de Louise cette année, dit-elle. Vous pouvez m'appeler Flo.

Pendant le vol, Flo n'a pas arrêté de faire des aller et retour dans l'allée et elle est venue me voir quatre fois. Chaque fois, elle a dit, "Alors, ça boume ?" et je ne crois pas que j'aie envie de l'entendre remettre ça.

— Salut, Flo, dis-je. Ça boume ?

Flo a des yeux marron anormalement petits, des têtes d'épingles sombres, et on ne distingue pas ses pupilles.

— A merveille et ce n'est qu'un début, répond-elle.

C'est sa devise ; elle la sort chaque fois qu'on lui demande comment elle va, comme si elle participait à un jeu télé.

Margaret me sourit avant de passer sur sa lèvre supérieure une langue étonnamment large et épaisse.

— Bon, dit Flo. N'oubliez pas de téléphoner aux parents de Lou pour leur dire qu'elle est bien arrivée. Elle passe son bras autour de mes épaules et me presse contre elle. Cette jeune fille a besoin de beaucoup d'affection.

Flo fait mine de vouloir me câliner, aussi je m'écarte. Elle pense que j'ai besoin d'aide parce que je suis ici grâce à une bourse pour étudiants défavorisés et parce qu'elle a découvert que je n'ai jamais mangé de saumon de ma vie. Au camp, elle est venue dans mon dortoir et elle s'est assise au bout de mon lit, et donc je me suis sentie obligée de lui raconter des trucs. Quand elle a appris qu'à une époque je mangeais de la soupe en boîte donnée par l'Armée du Salut elle en a presque pleuré.

— Oui, bien sûr, dit Margaret, tendant le bras pour poser sa main sur mon épaule. Nous les

appellerons ce soir. Je suis impatiente de parler aux parents de Louise.

— Impossible, dis-je.

Flo consulte sa montre.

— Comment ça ?

— Ça m'était sorti de la tête. Toute ma famille est partie en Espagne pour un mois.

— Oh, dit Flo, pas aussi sceptique qu'elle le devrait. Dans ce cas, il faudra les appeler dès leur retour. Et n'oubliez pas la réunion chez moi ce soir.

— Super, dis-je. On peut peut-être aller chercher mes bagages maintenant ?

— Bon, eh bien, je vais y aller, dit Flo, comme si nous aurions dû être tristes qu'elle soit obligée de partir. A ce soir, 19 h 30 précises.

— A tout à l'heure, dit Margaret. Nous nous faisons une joie.

— Génial, je dis. Fantastique.

Henry me regarde et fronce les sourcils.

C'est vrai que maman et papa ne seront pas à la maison pour répondre au téléphone. Ils sont chez la sœur aînée de maman qui s'est cassé la hanche. Mais Erin et Steve, son petit copain qui a vingt-sept ans, y seront, eux, à empuantir ma chambre en tirant sur la bouteille de shampooing qui leur sert de pipe à eau. Leona aussi sera là, sans doute à se murger et à se servir du lit de papa et maman pour faire un bébé avec son fiancé, Greg, un mécanicien qui a de l'eczéma sur ses doigts pleins d'huile de vidange.

Si Henry et Margaret appellent à la maison ce soir, Steve répondra probablement au téléphone comme il le fait toujours, avec une de ses réflexions pas drôles du tout. C'est Steve – il est

videur dans le bar au coin de notre rue – qui m’a fait comprendre que je ne voulais plus jamais vivre avec ma famille.

Trois semaines avant mon départ, j’ai manqué l’école une journée pour avoir l’appartement pour moi toute seule. Maman et papa – ils sont au chômage et touchent une allocation tous les quinze jours – ont passé toute la journée ensemble vautrés sur le canapé, à fumer et à regarder des talk-shows à la télé. Erin est rentrée à la maison à l’heure du déjeuner avec Steve et trois de ses potes, chacun un pack de six à la main.

J’étais assise à la table de la cuisine en train de lire des poèmes anonymes du XV^e siècle. Steve s’est planté derrière moi pendant que la pizza tournait et décongelait dans le micro-ondes.

— Ha ! a-t-il dit, pointant la page du doigt par-dessus mon épaule. *I have a gentle cock**.

J’ai fermé le livre et je me suis levée.

— C’est un poème qui parle d’un *oiseau*, ai-je dit.

— Ouais, un petit oiseau sur ma branche !

Je lui ai donné un coup de pied dans le tibia et un de ses copains a dit, “Tu vas quand même pas te laisser faire, Steve ?”.

Steve m’a donné une tape derrière la tête et il a dit : “C’est une tête de mule.”

J’ai essayé de cracher sur le copain de Steve mais le crachat a atterri sur ma chaussure.

— Hé, a fait Steve, tout excité de me voir devenir écarlate, en s’approchant de moi un morceau de pizza à la main. Ça te dirait mademoiselle la boursière de génie de descendre sur le parking prendre un cours de mollards ?

* *Cock* signifie à la fois coq et bite. (N.d.T.)

— Ça marche.

Et je suis descendue avec Steve et ses copains pour cracher sur les vêtements étendus sur la corde à linge et boire quelques bières. Ma cérémonie des adieux.

— Je vais porter tes valises, dit Henry.

Je réponds qu'elles ont des roulettes mais lorsqu'il essaie de tirer les valises derrière lui une roulette tombe. Je la ramasse et je rougis.

— Ça arrive tout le temps.

— Ce n'est pas grave, dit Margaret. On va en prendre une chacun.

Margaret et Henry se mettent en route et je m'arrête pour regarder derrière moi. Les autres étudiants du programme se disent au revoir, ils s'embrassent et échangent leurs adresses comme s'ils se connaissaient depuis toujours.

Je crie "Attendez-moi !" d'une voix qui n'est pas vraiment la mienne et je cours vers Henry et Margaret, vers leurs grands corps et le dos de leurs costumes foncés bien nets.

Henry tend son bras libre derrière lui et me le passe autour des épaules. Je respire profondément et alors, enfin, ça arrive. Je sens mon avenir dans l'après-rasage d'Henry.

Les odeurs rappellent toujours aux gens des choses du passé : un gâteau au chocolat mangé au bord de la mer, un sandwich au jambon, les perles d'un rosaire, une orange. Mais, moi, je peux sentir mon avenir exactement de la même manière, et l'odeur d'Henry me dit que dorénavant je dormirai dans des draps plus propres.

II

C'est Henry qui conduit. La Mercedes a la même odeur que si elle venait tout juste de sortir de son emballage plastique.

— C'est une voiture neuve ?

— Oui, dit Margaret. Elle te plaît ?

— Elle est magnifique.

— Le trajet est assez long jusqu'à la maison, dit Margaret. Profite bien du paysage.

— Oui, dis-je.

Mais pour l'instant, tout ce que je vois, c'est des voitures et des panneaux d'affichage, exactement comme à Sydney.

Henry et Margaret se relaient pour me poser des questions polies. Qu'est-ce que j'aime manger ? Quels sports je pratique ? Est-ce qu'il fait chaud à Sydney ? Est-ce que j'aime aller à la plage ? Est-ce que j'ai déjà vu un kangourou ?

Je suis assise à l'arrière et je préférerais ne pas être obligée de faire la conversation. Je suis trop énervée et je ne peux pas m'empêcher de mentir. Je dis que je suis très sportive. Que j'aime la plage. Je dis que j'ai eu un kangourou apprivoisé qui s'appelait Skippy. Ils aiment ces histoires alors je continue. Je me sens sale. Ils ont des dents tellement blanches et les miennes sont toutes cariées.

Je demande : "Vous êtes pour la peine de mort ?"

Margaret se retourne pour me regarder. C'est la première fois qu'elle me regarde sans sourire.

— Moi ?

— Ouais, et Henry.

Elle regarde Henry.

— Ah, non, certainement pas, répond-elle comme si je l'avais accusée de quelque chose.

Henry me regarde dans le rétroviseur.

— Non, moi non plus. Sûrement pas.

Margaret a les yeux fixés sur la route.

— Pourquoi cette question ?

— Comme ça, c'était juste pour savoir.

Il y a un silence.

— Je crois que je vais m'allonger un peu, dis-je.

— Si tu veux, dit Margaret. Mais garde ta ceinture.

Henry me réveille au moment où nous arrivons en ville.

— Nous y sommes, dit-il, me montrant le panneau sur le bord de la route qui dit "Bienvenue à B." et donne le nombre d'habitants, 480 320. D'après le panneau, B. est "Une ville où il fait bon vivre".

Margaret me parle des parcs nationaux, du nouveau centre commercial et du nombre de professeurs par étudiant dans le lycée où je vais aller et nous nous engageons dans la grande allée de la maison des Harding.

Ma nouvelle maison est une imposante résidence de banlieue : un étage, vaste, haute et blanche, avec une véranda dotée de six grosses colonnes blanches, et, aux fenêtres, des rideaux propres comme du lait. A l'étage, la fenêtre mansardée du milieu a un volet bleu pâle ouvert, l'autre fermé. J'ai envie que ce soit ma chambre.

valises et que je m'asseye dans le même siège que moi dans l'avion.

On se sourit et elle s'en va.

Je m'allonge sur mon lit. Je pense très fort à ce que j'ai fait et à ce que je vais faire maintenant. La chambre s'obscurcit lentement avec le crépuscule. Une tache pourpre dégouline du ciel pollué ; les lampadaires sont encore éteints.

Je laisse l'obscurité s'installer, je n'allume pas la lampe. Il y a une lumière dehors, dans le couloir, qui filtre par le bas de la porte. Une bande de lumière chaude, orange. Et il y a aussi une odeur de cuisine.

Je reste allongée sur mon lit pendant le dîner, même si j'ai faim. J'espère que Gertie va venir, me dire de descendre manger, et pourtant, je ne m'apitoie pas sur mon sort quand elle ne vient pas.

J'ai froid, alors je me glisse sous les couvertures. Je décide de rester allongée dans mon lit toute la soirée, rassurée par le vacarme assourdi de la télévision, des rires et des bavardages en bas. J'entends deux garçons dans leur dortoir en train de rire, et j'entends Gertie monter l'escalier pour leur dire de descendre.

J'aime ça. J'aime écouter les gens qui bougent en bas, dans d'autres chambres, écouter ce qu'ils font. Si Gertie entre dans ma chambre pour me demander comment je vais, je lui dirai. Je lui dirai tout. Et on parlera jusqu'à ce que je m'endorme.

Si elle ne vient pas, je regarderai par la fenêtre. Je regarderai les gens qui marchent dans la rue et je me demanderai lequel d'entre eux j'aimerais suivre jusqu'à la maison.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.